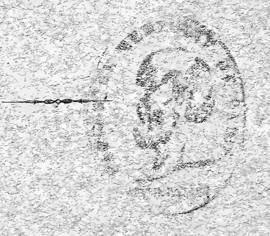
Conservé ...

DISCOURS

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES

DE M. BUIGNET

PHARMACIEN,
MEMBBE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,
PROFESSEUR DE PHYSIQUE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE,
SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMACIE DE PARIS,
MEMBRE DU CONSEIL D'HYGIÈNE ET DE SALUBRITÉ DE LA SEINE.



PARIS
IMPRIMERIE ARNOUS DE RIVIÈRE ET Cᵉ
26, RUE RACINE, 26

1876

DISCOURS

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES

DE M. BUIGNET

Discours prononcé par M. RICHE, *le* 11 *mai* 1876, *au nom de l'École de pharmacie.*

L'École de pharmacie m'a confié l'insigne et douloureux honneur de prononcer en son nom les dernières paroles d'adieu au savant estimé, au professeur éminent, à l'homme de bien dont la tombe va se fermer à jamais ! Une voix plus autorisée que la mienne vous rappellera ses travaux et les services qu'il rendait chaque jour aux Sociétés savantes dont il était le membre assidu; qu'il me soit seulement permis de jeter un rapide coup d'œil sur cette vie d'honneur et de devoir, et de m'adresser, parce qu'elle est pour eux un exemple et un enseignement, aux étudiants en pharmacie qui, pressés en foule autour de sa chaire, ont tenu à l'honneur de l'accompagner à sa dernière demeure sur cette terre, et d'apporter sur sa tombe un souvenir de leur respectueuse affection, pour lequel la famille me charge de leur adresser ses remercîments émus.

Henri Buignet naquit en 1815 à Chelles; il se fit remarquer dès les premières années par cet amour du travail qui est le trait saillant de sa vie, et une nomination au concours général témoigne de la force de ses études.

En 1838 et 1839, il était sur les bancs de l'École de pharmacie

dont il fut deux fois le lauréat, à cette époque où se préparait une génération qui est aujourd'hui la gloire de la pharmacie française, et où il se plaçait au premier rang.

Après ces brillants débuts, il fut nommé agrégé, et il entra dans la carrière professionnelle à laquelle vous vous préparez en ce moment. Il succédait à deux pharmaciens de mérite, Planche et Cap, tâche difficile pour tout autre que lui qui sut par son talent, par son assiduité et par son affabilité accroître le renom de cette grande officine.

C'est dans cette situation qu'il s'unit à la femme qui fit le bonheur de sa vie et que vous connaissez tous, car depuis un an passé qu'il a ressenti les premières atteintes du mal qui nous l'a ravi, elle le quittait à peine, afin de lui prodiguer à chaque instant les soins délicats auxquels nous devons — j'en ai la ferme conviction — de l'avoir conservé depuis l'année dernière jusqu'à ce jour; puisse notre affection respectueuse atténuer un peu son affreuse douleur et la retenir sur cette terre désormais sans attraits pour elle! Les goûts modestes de tous deux, la vie simple qu'ils menaient, permirent à M. Buignet de quitter jeune encore l'exercice de la pharmacie; en 1857, il céda son établissement à un successeur digne de lui, qui y a continué les saines traditions de ses savants prédécesseurs.

Il entra au laboratoire du Collége de France, où il travailla auprès de Balard et de M. Berthelot, et en 1860 il conquit le titre de docteur ès sciences après une thèse brillante sur la matière sucrée contenue dans les fruits acides.

A la suite de ce travail remarquable et de plusieurs autres qu'il exécuta en commun avec M. Berthelot et avec M. Bussy son maître, notre maître à tous, l'École de pharmacie fut heureuse de le rappeler dans son sein, et le 29 juin 1861 il était nommé professeur de physique dans cet établissement sur la présentation unanime de ses collègues.

Vous avez assisté à ses leçons; quelle précision, quelle ardeur, quelle clarté! L'amphithéâtre de physique est bientôt trop étroit pour son auditoire, et l'an passé le grand amphithéâtre ne pouvait pas contenir tous ses élèves. A peine son cours fini, sans se livrer à aucun repos, il prenait la direction des travaux pratiques de physique, dictant aux élèves les détails de chaque

manipulation et les surveillant depuis l'ouverture jusqu'à la clôture du laboratoire.

L'organisation des manipulations de physique lui doit beaucoup et il s'en occupait avec un véritable amour, l'amour qui produit le succès. Ce succès a été constaté par beaucoup d'hommes éminents, par M. Dumas notamment, qui vint un jour assister à l'une de ses manipulations. Lorsque je lui appris hier la mort prématurée de M. Buignet, il me rappela cette visite qui l'avait vivement intéressé. Il ajouta : « L'École de pharmacie fait une grande perte, une perte que vous réparerez difficilement. » Cet éloge dans une pareille bouche me dispense de tout commentaire.

L'an passé, au cœur de l'hiver, il est envoyé présider un concours à l'École d'Angers; il en revient souffrant, et au lieu de demander un congé, il termine son cours et il dirige les manipulations malgré nos pressantes sollicitations. Un séjour aux Pyrénées le rétablit un peu, et il veut ouvrir son cours en novembre dernier, mais la force physique lui manque et il est obligé d'aller passer l'hiver à Cannes. Je voudrais pouvoir vous lire les lettres qu'il nous écrivait, son désespoir d'être séparé de vous : c'est la même pensée reproduite sous les formes les plus diverses.

Le printemps arrive, il n'y tient plus, et il revient vers la fin de mars pour diriger ses chères manipulations; vous l'avez vu présider vos examens, il a insisté pour faire la visite annuelle des pharmaciens de Paris, et, lundi de la semaine dernière, il dictait encore une longue manipulation sur la photographie. Mercredi eut lieu sa dernière visite à notre École, il en revint épuisé et avant-hier mardi il était enlevé par une pneumonie aiguë. Quand il se mit au lit pour ne plus se relever, il paraissait avoir le pressentiment de sa fin prochaine, car il dit, non pas à sa femme qu'il aurait craint d'effrayer, mais à son beau-frère, M. Victor Hallays-Dabot : « *J'échoue au port : mon livre de manipulations est presque terminé.* » Disons qu'heureusement le manuscrit est complet, et il ne reste à revoir qu'un petit nombre d'épreuves dont bien des mains amies se disputeront la correction.

Telle est cette vie de travail incessant, de devoir accompli

d'inépuisable amour du bien que je tenais à rappeler, parce que c'est un modèle que nous n'égalerons pas, mais dont nous devons chercher à nous rapprocher; c'est pour vous surtout, jeunes étudiants qu'il affectionnait comme un père, c'est pour vous un grand enseignement qui restera dans vos esprits et dans vos cœurs.

Puisse cette vie si bien remplie être le guide de la vôtre! Adieu le meilleur des maîtres et pour nous le meilleur des collègues!

Discours prononcé par M. Coulier, au nom de la Société de pharmacie.

Messieurs,

Au nom de la Société de pharmacie de Paris, je viens déposer sur cette tombe qui va se fermer l'expression de notre douleur et de nos regrets.

Celui que nous accompagnons à sa dernière demeure appartenait à une famille de cultivateurs. C'est à Chelles que s'écoulèrent ses premières années; puis, quand vint l'âge où l'homme doit commencer à travailler, il fut placé au lycée Henri IV.

Là il devait trouver les éléments de ces études de collége qui sont le point de départ et la base des carrières scientifiques aussi bien que le charme des vieux jours.

Quelques années plus tard il épousa M[lle] Hallays-Dabot qui fût pour lui une compagne affectueuse et dévouée, associée à ses travaux, à ses espérances, à toutes ses pensées, et dont les pieuses mains viennent de lui fermer les yeux.

Sa carrière n'a pas été longue, mais nulle ne fut mieux remplie. Classé le premier, au concours de l'internat, puis élève chez M. Boutron, il succédait bientôt à M. Planche comme pharmacien. Comme homme de science, il n'a cessé un seul instant de

publier des mémoires dont la seule énumération tiendrait de longues pages, et dans lesquels nous trouvions tous, maîtres et élèves, de précieux enseignements. Nommer quelques-uns de ses collaborateurs : Guibourt, Balard, Bussy, Berthelot, c'est dire combien la nature de ces travaux était élevée, c'est dire que la science pure, dans ce qu'elle a de plus noble, en était l'objet.

Puis il devint agrégé de Soubeiran à l'Ecole de pharmacie, où il fut nommé professeur en remplacement de Robiquet. Cette place de professeur avait toujours été son ambition. C'était sa véritable vocation; c'est là qu'il se sentait fort des services qu'il pouvait rendre, et de la science à laquelle sa parole facile et élégante savait donner de l'attrait.

Il avait toutes les qualités du professeur utile; de celui qui avant tout veut instruire ceux qui l'écoutent. Il avait enfin au plus haut degré une qualité précieuse entre toutes chez ceux qui veulent enseigner : il aimait les élèves. J'en prends à témoin ceux d'entre eux qui m'entendent en ce triste moment, et qui se rappellent avec quelle bonté ils étaient accueillis lorsqu'ils s'adressaient à lui. Cette amitié lui était rendue avec usure; c'était là sa récompense, récompense bien appréciée par lui, et digne de son noble cœur.

C'est la préoccupation incessante du perfectionnement de son enseignement qui lui faisait attacher une si grande importance au cours de manipulations de physique, dans lequel chaque élève, guidé par lui, répétait sous sa direction les expériences les plus propres à l'aider dans ses études. Ceux qui se rappellent avec quels soins jaloux les instruments étaient autrefois éloignés des mains des élèves comprendront facilement l'étendue du progrès réalisé; aussi Buignet consacrait-il beaucoup de temps à cette partie de son enseignement, et je ne surprendrai personne en disant que c'est au milieu de ces chères occupations qu'il a ressenti les premières atteintes du mal qui devait l'emporter.

Les distinctions honorifiques ne lui ont point fait défaut. Depuis longtemps il appartenait à la Légion d'honneur. L'Académie de médecine le comptait au nombre de ses membres les plus instruits. Enfin, après avoir été président de la Société de

pharmacie, il en était devenu depuis de longues années le secrétaire général. Sa voix aimée était l'âme de nos séances, et nous étions sûrs de le trouver toujours prêt lorsque nous faisions appel à sa science ou à son cœur; aussi cette perte est irréparable pour nous, et il semblera à plus d'un de ses collègues, lorsque nous verrons à nos prochaines réunions son fauteuil vide, que c'est un membre de notre propre famille qui n'est plus là.

La santé de Buignet semblait, il y a peu de temps encore lui promettre de longues années lorsqu'il ressentit, au commencement de l'hiver, les premières atteintes du mal qui devait hâter sa fin. Vainement il alla chercher à Cannes une température plus clémente : quand il revint parmi nous, il était facile de voir que l'implacable maladie progressait toujours. Lui-même ne se faisait guère illusion sur son issue probable; il y a quelques jours à peine, il m'en parlait encore, et malgré le regret de quitter une vie si heureuse et la famille aimée, il en parlait avec la sérénité que donne une bonne conscience lorsqu'on sent la mort approcher.

Il savait que son existence avait été pure et bien remplie. Heureux, Messieurs, celui qui, en voyant arriver ce moment que rien ne saurait éloigner, trouve dans le fond de son âme, dans la conscience de ses œuvres, dans le souvenir des vertus pratiquées, des services rendus, dans les heureux qu'il a faits autour de lui, la force de s'élever avec calme vers une existence nouvelle !

C'est qu'en effet la vie serait une déception bien amère si l'homme était tout entier là, dans ce peu de cendres refroidies; si dans ce monde où rien ne se détruit, ni force, ni matière, notre être seul était destiné à périr entier; si enfin notre intelligence ne s'élevait si haut que pour s'ensevelir avec toute sa majesté dans le néant du cercueil. — Lorsque la mort vient frapper ceux qu'on aime, le regard perçant de l'âme se détache de cette terre où ne restent que les monuments périssables, un nom vénéré, des larmes, des regrets, pour entrevoir un séjour où ceux qui s'aiment sont réunis pour ne plus se quitter.

Puisse cette espérance, cher camarade, adoucir la douleur de

ta chère famille, des amis que tu laisses sur cette terre, et au nom desquels je t'adresse cet adieu.

Discours prononcé par M. Poggiale, *au nom de l'Académie de médecine* (1).

Messieurs,

Je viens, au nom de l'Académie de médecine, exprimer les sentiments douloureux que nous éprouvons tous dans ce moment, et rendre hommage à la mémoire de l'homme de bien, au savant collègue que la mort a enlevé à sa famille et à ses amis.

L'Académie de médecine et l'École supérieure de pharmacie ont fait une perte considérable dans la personne de notre cher et honoré collègue. Il était parvenu par de fortes études, un travail incessant et la noblesse de son caractère aux positions élevées de la science ; le succès, la considération, la tendre affection d'une compagne dévouée, la fortune même, semblaient lui promettre encore des jours heureux. Hélas ! tout a disparu aujourd'hui et il ne reste plus de notre ami que le souvenir de ses vertus, de son talent et de ses services.

Atteint, l'an dernier, d'une bronchite opiniâtre, Buignet dut renoncer à ses travaux et aller passer l'hiver à Cannes, où, grâce à la douce température du Midi, sa santé parut s'améliorer. Mais revenu à Paris à la fin de mars, la maladie fit de nouveaux progrès : une pneumonie aiguë se déclara le 6 mai, et malgré les soins si empressés et si éclairés de notre collègue M. Hérard, malgré le dévouement sans bornes de sa compagne, douloureusement frappée, il succomba le 9 mai, à l'âge de soixante et un ans.

Né à Chelles en 1815, Henri Buignet y passa ses premières années; il fut ensuite placé au lycée Henri IV, y fit de brillantes études et, en sortant du lycée, il embrassa avec ardeur la carrière des sciences. Il suivit les cours de l'École supérieure de pharmacie, se signala par de nouveaux succès et y rem-

---

(1) Lu, le 23 mai 1876, à l'Académie de médecine.

porta cinq prix en 1838 et en 1839. En 1838 il fut nommé interne en pharmacie dans les hôpitaux de Paris, et après avoir été élève de notre collègue M. Boutron, il subit en 1840 les épreuves pour le titre de pharmacien de première classe.

Il ne tarda pas à prendre la direction de la pharmacie si renommée fondée par Planche et, pendant plusieurs années, il se livra à l'exercice de sa profession, sans négliger cependant la culture des sciences. Il fut là, comme partout, digne, consciencieux, honnête et dévoué à ses devoirs professionnels, analysant avec soin les matières premières, rejetant les produits impurs et surveillant avec une exactitude exemplaire la préparation des médicaments. Il s'imposa toujours l'obligation de ne préparer que les médicaments inscrits au Codex ou prescrits par les médecins. Malgré sa modération bien connue, il fut, dans toutes les occasions, un adversaire résolu du charlatanisme, des remèdes secrets et des annonces mensongères.

Buignet fut associé en 1850 à la rédaction du *Journal de pharmacie et de chimie*, et il dirigea cette publication pendant douze années avec la plus grande distinction. Nommé secrétaire général de la Société de pharmacie de Paris en 1855, il fut l'un des membres les plus distingués et les plus honorés de cette compagnie. Ses comptes rendus annuels des travaux de cette société nous charmaient par la clarté, la méthode et l'élégance.

Buignet obtint en 1860 le titre de docteur ès sciences physiques. Il avait présenté à la Faculté des sciences de Paris un mémoire remarquable sur la matière sucrée contenue dans les fruits acides, son origine, sa nature et ses transformations. Ce travail original, exécuté avec une grande sagacité, était rempli de faits nouveaux sur la maturation des fruits, l'influence des acides et des ferments, le sucre de raisin, le glucose et la proportion relative de ces deux sucres.

Notre collègue avait été nommé successivement professeur agrégé à l'École supérieure de pharmacie de Paris en 1842, professeur adjoint en 1861, professeur de physique et chevalier de la Légion d'honneur en 1866, membre de l'Académie de médecine en 1868, et du conseil d'hygiène publique et de salubrité de la Seine en 1871.

Buignet n'aborda le professorat qu'à l'âge de quarante-cinq ans, mais ceux qui ont suivi ses leçons savent qu'il ne tarda pas à captiver l'attention et l'attachement de ses nombreux auditeurs par son savoir, sa parole sympathique, son exposition méthodique et irréprochable. La direction des travaux pratiques de physique au laboratoire était l'objet de tous ses soins; il savait encourager les élèves, leur donner des conseils et les diriger dans leurs expériences avec une bienveillance paternelle. Aussi les élèves éprouvaient pour leur professeur la plus vive reconnaissance et lui témoignaient le plus grand respect.

La rédaction d'un ouvrage sur les manipulations de physique était, dans ces deux dernières années, son travail de prédilection. Ce livre est presque terminé; plus de vingt-cinq feuilles sont entièrement corrigées de sa main, et nous faisons des vœux pour qu'il paraisse bientôt. Il comprend, avec de nombreuses figures, toutes les questions de physique qui intéressent la médecine et la pharmacie, comme la densité des solides, des liquides et des vapeurs, les baromètres et les thermomètres, les températures de fusion et d'ébullition, les mélanges réfrigérants, les ébullioscopes, la calorimétrie, la saccharimétrie. J'ai eu le bonheur de lire quelques pages de ce livre intéressant. Ai-je besoin d'ajouter qu'il brille par la clarté, la méthode et la précision dans les descriptions?

Ce n'est pas ici le lieu, Messieurs, d'examiner les mémoires originaux de Buignet. Permettez-moi de vous rappeler cependant ses travaux, sur l'emploi du vide barométrique, la force élastique des mélanges de vapeurs, le pouvoir rotatoire et l'indice de réfraction d'un grand nombre de substances employées en médecine, telles que l'aconitine, l'atropine et la digitaline. Il a publié avec M. Berthelot des recherches intéressantes sur le camphre de succin, et avec notre maître, M. Bussy, une série de mémoires sur l'acide cyanhydrique, l'acide sulfurique arsénifère, la thermochimie et d'autres d'une égale importance. Je dirai enfin que le mémoire original sur le cyanure double de potassium et de cuivre et un procédé nouveau, devenu classique, pour le dosage volumétrique de l'acide cyanhydrique, a depuis longtemps attiré l'attention des chimistes.

Le savant dont nous déplorons la perte s'est toujours fait re-

marquer par son amour du travail. A l'Académie de médecine, à l'École et à la Société de pharmacie, au Conseil d'hygiène publique et de salubrité, partout il remplissait ses devoirs avec un zèle soutenu et une science exacte. Ses leçons, ses rapports, ses comptes rendus, véritables modèles de style, de lucidité et de concision, le plaçaient au premier rang. Son élocution était facile et élégante, sa parole pénétrante, son instruction solide, son jugement d'une grande rectitude.

Buignet fut un des hommes les plus ardents au bien. Le calme de son âme, son caractère toujours honorable, sa bienveillance, sa modestie, l'aménité de ses manières, lui assuraient l'estime et l'affection de tous ceux qui l'avaient connu.

Adieu, Buignet, adieu cher et excellent collègue. Le souvenir de tes éminentes qualités ne s'effacera pas du cœur de tes amis et de tes élèves, qui se pressent en foule autour de ta tombe.

(Extrait du Journal de Pharmacie et de Chimie, 1876.

3471. Paris. — Imprimerie ARNOUS DE RIVIÈRE et Cᵉ, rue Racine, 26.